Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 31

Artikel: Mouton désarmant deux gendarmes : nouvelle : [suite]
Autor: Alesson, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188820

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

furent publiés dans la *Revue politique* de 1813. Il était encore au lycée ; il avait dîné un soir chez M. et Mme de Montalivet, dont il aimait beaucoup le fils, son camarade de classe. Après le repas, les deux jeunes gens restèrent seuls pendant que Mme de Montalivet s'habillait pour se rendre à une réception impériale.

Elle reparut au salon avant de partir. Elle portait une robe décolletée à l'empire — c'est tout dire — et un immense chapeau qui mettait dans l'ombre sa charmante figure. Elle crut remarquer que sa toilette étonnait l'ami de son fils ; elle l'interrogea à ce sujet sans qu'il osât répondre ; enfin, encouragé par une seconde demande de l'aimable femme, qui insistait pour connaître son opinion, Adolphe Crémieux répondit par ce couplet qu'il venait d'improviser sur l'air des Visitandines : *Ah ! daignez m'épargner le reste :*

Mesdames, vous avez en vous
Ce qui nous charme et nous attire ;
C'est un coup d'œil aimable et doux,
C'est un tendre et joli sourire.
Quittez ces chapeaux odieux
Qui vous cachent un front céleste,
Mesdames ; montrez un peu mieux
Votre petit nez, vos grands yeux...
Et ne montrez pas tant le reste !

Ce couplet eut un succès fou, malgré la critique qu'il renfermait, critique d'ailleurs assez piquante chez un censeur de dix-sept ans.

La trâblia, lo bourisquo et lo dordon.

I

Lâi avâi on iadzo on cosandâi qu'avâi po tot bin trâi valets et onna cabra. Ti lè matins ion dâi bouébo dévessâi menâ la tchiva sè repétrè lo long dâi z'adzès et dâi bossons, pè lo cemetiro, pè la graviélâire, enfin pertot iô y'avâi 'na trotse d'herba à medzi pè lè coumons. Mâ la bougressa ne fasâi diéro què dè cabriolâ et dè bélottâ, et vo sédè que tsaquiè iadze que 'na tchivra bèlè, le pai onna mooce, dè façon que quand le revegnâi pè l'hotô, le boeilâvè coumeint n'affamâïe et lo tailleu sè peinsâvè que sè vaureins dè valets lâi gravâvont dè sè garni la panse et lâo baillâ à ti trâi onna repassâïe et lè fotte frou dè la mâison ein lâo deseint d'allâ gâgnî lâo vià coumeint porriont et que se l'aviont lo malheu dè rabordâ pè l'hotô, gâ lo passecarreau !

Adon lo tailleu allâ li-mémo menâ sa cabra ein tsamp, mâ quand ve la vià que menâvè cllia tsancra dè bîte, sè peinsà que l'avâi mau fé dè vouistâ sè bouébo et dè lè z'avâi met frou dè l'hotô, et furieux contrè sa vermena dè cabra, sè met à lâi savounâ lo mor, à la razâ et à lâi tondrè la quiua po lâi férè vergogne dévant lo mondo, aprés quiet lâi détatsè son lin, la soo dè l'éboiton, lâi administrè onna bouna dzibliaïe avoué 'na brantse d'épena, et la tchivra décampè ein boeileint ein âide, qu'on ne l'a jamé revussa.

Lo tailleu, tot solet dein sa cambuse, fe tot capotisâ ; l'arâi bin volliu poâi recriâ sè valets, mâ l'étiont lavi et nion ne savâi iô l'aviont teri.

Lo pe villio dè clliâo valottets trovà dè l'ovradzo dein on pays étrandzi tsi on menusier. On lâi fe d'aboo mailli dâi rioûtes et férè dâi dzévalès avoué lo bou qu'on ébrantsivè et ramassâ lè boutseliès et lè rebibès, mâ lo gaillâ étâi suti et fut bintout on tot fin po maniyî la varlopa et la gueliauma, et baillà on bon ovrâi ; et quand vollie parti po férè son tor dè France, son maitrè, qu'avâi étâ conteint dè li, lâi baillà onna petita trablia que n'avâi pas granta apparence s'on vâo, mâ qu'avâi onna vertu que lè trabliès d'ora ont perdu. Parait que y'a z'u on espèce d'Eve dè trablia qu'a gatâ lè z'afférès. Tantià que la trablia ein quiestion étâi tota 'na fortena, kâ quand on lâi desâi : « Trablia ! baille à medzi ! » tot per on coup, le sè couvressâi d'on manti, d'assiétès, dè fortsettès et dè coutès, atant que y'avâi dè dzeins que volliâvont rupâ, et tot on fin fricot sè trovâvè servi : ruti, bouli, dauba, attriaux, fédzo dè vé, piotons, tsassots, z'izelettès et ti lè fins bocons dè per tsi Gibon, sein comptâ l'Yvorne, lo Lavaux, lo la Coûta, lo Gollion et autrès fins partsets qu'on avâi à choix. Et cein que y'avâi dè plie coumoudo, c'est que à quin n'hâora que sâi et iô que sâi, on sè poivè goberdzi : âo mâitein d'on bou, su la route, dézo on ceresi, âo bord dè la Meintua, su la deint dè Vaulion, ne tsaillessâi pas iô ; n'iavâi qu'à derè : « Trablia ! baille à medzi ! » et on étâi servi illico. *(La suita deçando que vint.)*

MOUTON

désarmant deux gendarmes.

Nouvelle par Jean ALESSON.

V

A la vue des uniformes variés des soldats de toutes armes qui s'agitaient devant le portail du gouverneur de Paris, l'esprit militaire de nos gendarmes effaça toute autre préoccupation. Ils disparurent sous la porte sans même dire au revoir à Mouton, lequel, puissamment soulagé, fit volte-face et se hâta de gagner le boulevard, cette asphalte chérie des boursiers, des acteurs, des chevaliers d'industrie, des basses prostituées, des oisifs, des niais et des voyageurs.

Paris venait d'être investi. La résistance s'organisait. Les proclamations se multipliaient. Les magasins de luxe offraient encore aux passants leur chère marchandise, mais les devantures étaient désertes. On s'arrachait les journaux, lesquels, d'heure en heure, publiaient une dépêche, presque toujours démentie, ou modifiée, si elle avait été rassurante. Il y avait dans l'air de l'espoir et de la consternation tout à la fois.

Les officiers de mobiles et les gardes nationaux formaient presque à eux seuls la foule.

Les cafés, bondés de consommateurs, déversaient leurs guéridons sur le trottoir. Car, phénomène inéluctable, plus les peuples sont troublés, plus ils ont soif : ce qui provoque des larmes de crocodile chez les limonadiers de toutes classes, fort perplexes en effet, puisqu'ils ne savent pas s'ils doivent s'affecter de la guerre ou se réjouir devant leur recette centuplée.

Les gardes nationaux, eux, tout fraîchement équipés, plus fraîchement galonnés, étaient remplis de bon vouloir et de confiance, ils l'ont prouvé depuis à Buzenval, à Montretout et ailleurs. Mais, en attendant la lutte, ils fumaient avec fièvre, et recueillaient, non sans une vanité puérile, le salut militaire que se voyaient obligés de leur accorder les braves et vrais troupiers tout gris de

poussière, rassemblés et ramenés si patriotiquement par le général Vinoy.

— Comment? Pas même un képi, dit en abordant Mouton, un monsieur blond et replet vêtu de la vareuse civilo-militaire. D'où viens-tu donc? on ne t'a pas vu depuis au moins cinq ans, je t'ai écrit trois fois à ton étude, pas de réponse; j'avais le désir d'aller te tirer les oreilles, mais on a son petit amour-propre...

— Mon cher, j'arrive du Chili, où je m'étais installé pour surveiller des intérêts, répondit Mouton, avec l'assurance d'une femme qui ment.

— Tu reviens pour te battre, c'est bien; alors, tu vas être des nôtres. Nous formons une compagnie nouvelle de francs-tireurs, je t'incorpore d'office.

— Volontiers, s'écria Mouton, ravi de se soustraire aux petites enquêtes qui n'auraient pas manqué de se produire dans un bataillon de la garde nationale.

— Combien êtes-vous d'hommes?

— Deux.

— Comment, deux!

— Oui, toi et moi.

— Farceur!

— Je ne ris pas. Ce soir nous serons dix, demain trente, dans quatre jours nous refuserons du monde. Je te nomme lieutenant.

— Afin que je t'appelle mon capitaine?

— Bien entendu, puisque c'est moi qui crée le corps.

— Allons, j'accepte. La chose me va.

— Viens demain manger avec moi le perdreau du recrutement, tu n'en mangeras plus de longtemps; je régale chez Veloutine.

— Veloutine?

— Oui, une belle fille de nos amies, très agréable, pas bête, tu la verras; nous la nommerons notre cantinière, c'est son rêve; allons, c'est entendu, je compte sur toi pour six heures et demie, Mlle Veloutine, 297, rue des Martyrs, c'est dit?

— C'est dit.

— Au revoir, lieutenant.

— Au revoir, mon capitaine.

Et ils se séparèrent sur un éclat de rire. Mouton fit alors le voyage des Ternes pour visiter son appartement. Le bon accueil du concierge lui démontra que le motif de son *absence* était inconnu. Dès lors, rassuré sur ce point capital — car l'estime de son concierge est ce que doit conquérir avant tout un malheureux Parisien, soucieux de n'avoir point de mauvais dossier à la police, — donc, rassuré, Mouton reprit le chemin de la place du Panthéon, pour revoir son frère qui attendait anxieusement le récit de l'aventure.

Leur causerie dura jusqu'au dîner. Ils étaient à table, quand un vigoureux coup de sonnette — un coup d'huissier — les fit tressauter. C'était le brigadier.

— Ah bon! fit celui-ci, vous êtes là, je suis content.

— Avez-vous donc oublié notre pacte, dit Mouton, avec humeur?

— Non, mais que voulez-vous, je ne suis pas tranquille, c'est plus fort que moi.

— Vous paraissez avoir bien chaud, ajouta Mouton.

— On aurait chaud à moins, je viens de chez vous, de là-bas, du fond des Ternes, au pas de course, je n'ai que deux heures de permission.

Le frère de Mouton offrit au gendarme un verre de vin.

— Qu'a-t-on fait de vous et de votre homme, à la place? dit Mouton.

— On nous a fait rejoindre un bataillon mobilisé caserné à l'Ave-Maria, en attendant que l'on nous envoie nous faire casser la tête.

— Pas tout de suite, rassurez-vous, vous êtes des troupes d'élite, on vous gardera comme ressource suprême, pour former le *dernier carré*.

— J'aimerais mieux en finir tout de suite, je serais débarrassé du tintouin que vous me donnez. Allons, je m'en retourne, bonsoir, messieurs.

Et le pauvre gendarme regagna sa caserne toujours au pas de course.

Cy finist pour lui cette mémorable journée, la plus colorée de sa vie!

(A suivre.)

On célébrait l'autre jour le mariage de Mlle ***, pourvue de toutes les qualités morales qui assurent le bonheur et l'estime dans l'intérieur, mais elle est loin d'avoir toutes les qualités physiques qui peuvent charmer et rendre fier un mari.

Le pasteur chargé de bénir les époux leur fit cette petite allocution écrite :

« Mademoiselle, — commença-t-il, — il y a beau-
« coup de jeunes filles qui attachent leur bonheur
« et leurs espérances à des avantages frivoles, aux
« dons de la jeunesse et de la beauté. Aussi, quand
« la jeunesse s'en va, quand la beauté passe, les
« voilà désespérées et malheureuses. Vous, made-
« moiselle, vous n'avez pas cela à craindre, vous
« êtes *laide*...

Ici le pasteur s'interrompit pour tourner son feuillet. On juge l'effet de ce mot terrible dit par un ministre de l'Evangile à une jeune fille, en présence de son fiancé, des parents et des amis. Un mouvement d'étonnement, presque d'indignation, parcourut l'assistance. Mais le pasteur, qui avait tourné son feuillet, reprit haleine et continua ainsi :

« ... vous êtes l'aide et le soutien des pauvres. »

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines.

Petites connaissances pratiques.

Conservation des petits pois. — Jetez-les dans l'eau bouillante, et maintenez-les à une forte ébullition. Ne les laissez pas cuire entièrement, retirez-les donc lorsqu'ils sont encore un peu fermes. Versez-les sur un tamis, et ne les mettez en bouteilles que lorsqu'ils seront complètement froids. Tassez-les le plus possible, bouchez bien vos bouteilles en laissant un espace de deux centimètres entre les pois et le bouchon. Fixez le lien de fil de fer, puis mettez vos bouteilles dans un chauderon rempli d'eau froide, et faites-les bouillir pendant vingt cinq minutes.

* * *

Artichauts au jus. — Après avoir coupé des artichauts en deux et en avoir ôté le foin, vous les faites blanchir. Vous garnissez ensuite une casserole avec des tranches de lard et de veau, en y ajoutant du sel, du poivre, des oignons, des carottes, du thym et des clous de girofle. Alors posez vos artichauts sur la garniture, et laissez-les cuire tout doucement avec un peu de bouillon. Pour les servir, mettez-les autour d'un plat et la sauce au milieu.

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.